

LES DEUX BALS

I

Madame Sarnem songeait à marier sa fille. Elle l'avait tenue en charta privée le plus longtemps qu'elle avait pu, mais Mathilde comptait seize printemps et il en coûtait à la mère de ne plus pouvoir avouer trente-cinq ans.

Il fallait bien vite à la jeune fille un mari, un mari qui l'emmenât à cent lieues dans quelque ville de la province, ou mieux un bon yankee, qui triplerait la distance ; au pis aller un mari nommé qui ne toucherait le port de Montréal que tous les deux ou trois ans.



MADAME SARNEM.

Madame Sarnem se donna un hiver pour caser sa fille et elle résolut de faire danser à cet effet une fois par quinzaine.

Mais les danseurs sont rares, plus rares que les danseuses ; elle pria donc ses amis et le plus intime de tous, Arthur Morigny, de lui indiquer des sujets.

Arthur inscrivit sur la liste d'invitation les noms de deux de ses camarades, Jules Dubreuil et Maxime Avreux.

II

Maxime était peintre, d'une famille respectable mais à moitié ruinée, en revanche fort beau garçon et garçon d'esprit.

Il se rendit le mardi suivant, vers dix heures. Il se trouva devant un magnifique immeuble, divisé en deux. Dans les deux maisons un orchestre se faisait entendre.

Maxime entra dans celle qui lui sembla porter le numéro qu'on lui avait donné, jeta son paletot au vestiaire et se dirigea vers la porte du salon.

Le danseur se faufila parmi les rangs des auditeurs debout. Il avait la vue très basse et remit au prochain entracte le soin de découvrir Arthur d'une part, et de l'autre la maîtresse de la maison.

La recherche du premier fut infructueuse, mais une dame qu'il jugea être la dame de céans fut par lui saluée jusqu'à terre et il lui dit avec l'aplomb d'un homme intimidé :



—Madame, je dois vous être présenté dans quelques instants par un mien ami absent encore à cette heure.

La dame sourit, fit un salut de la tête en la détournant vers un couple majestueux qui entraînait, et Maxime se retrouva vis-à-vis de lui-même.

Il jugea que le moment était venu d'inviter la demoiselle de la maison et il la chercha des yeux. Son voisinage lui fut révélé par un concert de voix, qui briguaient l'honneur d'emporter la promesse d'une valse ou d'un quadrille.

À son grand étonnement, la jeune fille, légèrement troublée par le concours dont elle était l'objet, dit, en voyant Maxime percer la foule pour arriver à elle :

—Je crois bien, messieurs, que j'ai promis à monsieur le premier quadrille.

Tous les yeux se tournèrent vers Maxime, qui se garda bien de détromper sa belle interlocutrice et qui soutint son rôle avec un admirable sang-froid, car à l'ouïe de la ritournelle qui se fit entendre incontinent, le peintre offrit, en s'inclinant, le bras à la jeune fille.

Maxime n'était pas un fat ; il eût fallu l'être pour supposer un calcul dans la préférence de hasard que vient à manifester une personne que l'on aperçoit pour la première fois de sa vie. Il attribua donc la méprise de la jeune personne à une distraction ou à une ressemblance et il fit bien, mais il en demeura impressionné comme d'une faveur, et cette circonstance insignifiante établit sur le champ une sorte d'intimité entre sa danseuse et lui.

—Mademoiselle, lui dit-il, vous connaissez M. Arthur Morigny ?

—Non... oui... balbutia la jeune fille, oui, un peu... très peu !

—Diable ! pensa Maxime, voilà qui est étrange, l'ami intime de la mère !



DIANE.

Cependant les couples se mêlaient et se dé mêlaient pour la première figure. Quand Maxime se retrouva immobile à côté de la jeune fille, il remarqua pour la première fois qu'elle était blonde, jolie adorablement, et qu'elle avait les yeux bleus. Il lui dit des choses extravagantes, mais encadrées par des habitudes de courtoisie et des manières d'homme bien élevé qui en tempéraient l'éclat un peu folâtre. La jeune fille, qui était fort intelligente, devina Maxime plutôt qu'elle ne le comprit. Sans doute, ces compliments lui firent l'effet d'une musique nouvelle, mais rêvée depuis longtemps. Elle répondit sans colère, sans surprise, en assez de mots cependant pour achever de lui tourner la tête.

—Monsieur, dit-elle à Maxime qui prenait congé d'elle en la reconduisant, je crois bien que j'ai commis une erreur, ce n'est pas que je la regrette... mais ce n'est pas vous qui m'aviez invitée pour le quadrille.

—Mademoiselle, répond Maxime, le bonheur est ainsi fait... il ne favorise certaines gens comme moi... que par hasard.

—Je ne crois pas au hasard, riposta la belle en souriant.

—Merci donc à la Providence, et à vous merci !

... Et cette nuit-là, Maxime, rentrant chez lui, se jeta tout habillé sur son lit en murmurant de très bonne foi et avec une consternation comique :

—Je suis amoureux !... Je suis perdu !

III

—Madame Sarnem ?

—Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

—Savez-vous si M. Morigny est arrivé ?

—Il a diné ici, monsieur.

—Bien ! annoncez monsieur Jules Dubreuil.



On dansait au piano. Madame Sarnem était vêtue de blanc comme une jeune fille, avec un peigne à l'espagnole. Sa fille paraissait être sa sœur cadette.

Madame Sarnem était jolie et Mathilde assez bien, mais cette dernière avait les traits communs, la tournure gauche, le geste saccadé.

Jules demanda à Arthur si Mathilde était un parti.

Arthur répondit affirmativement.

Madame Sarnem demanda à M. Morigny qu'elle était la position sociale de Jules et Arthur lui dit qu'il était employé à Québec au ministère... aux appointements de mille piastres par an, avec l'espoir d'un avancement prochain.

—Qui le conduira où ?

—Cela dépendra de lui.

—Pourrait-il être député-ministre.

—Je n'y vois pas d'inconvénient.

—Bon !

—Mon Dieu ! pensa Jules en reconduisant, après une valse, Mathilde à sa place, que cette jeune fille est mal attifée et laide... et qu'elle danse mal ! Mais c'est un parti !

Toutefois personne aux yeux de madame Sarnem ne parut cavalier plus accompli que Jules Dubreuil, et il sortit le dernier — invité à tous les mardis.

IV

—Pourquoi n'es-tu pas venu, bier, au bal des Sarnem ? dit Jules à Maxime, Morigny t'avait fait inviter ? Je ne t'y ai pas vu ?

—Tu ne m'y as pas vu, riposta Maxime, par cette raison toute simple que ni toi, ni Morigny n'y étiez.

—C'est toi qui n'y étais pas.

—Allons, trêve de plaisanterie, dit Maxime en humeur de prendre tout de travers.

—Alors comment trouves-tu mademoiselle Sarnem ? reprit bravement Jules, ne trouvant pas de meilleur moyen pour forcer l'incompréhensible entêtement de son ami, que d'admettre sans examen cette fable à la laquelle il paraissait tenir.

—Comment je l'ai trouvée ? Mais adorablement belle.

—Là... vraiment ?

—Ce n'est pas ton avis ? demanda froidement le peintre.

—Sûrement... non !

—J'en suis fâché pour toi ! riposta Maxime. Cela ne fait l'éloge ni de ton intelligence, ni de ton goût !

—Mais alors, fit Jules de plus en plus surpris, tu es amoureux de mademoiselle Sarnem ?

—Oui, parfaitement ! Tout à fait amoureux ! amoureux comme tu ne le seras jamais de la femme que tu trouveras la plus aimable et la plus belle de toutes, amoureux comme je ne l'ai jamais été !

—Alors, déclara tranquillement Jules, tu n'as jamais vu mademoiselle Sarnem.

—Je l'entends ! riposta Maxime froidement. Tu trouves le sujet indigne d'attirer l'œil d'un artiste apparemment. Parlons d'autre chose, veux-tu, car mon cœur est



MATHILDE.

plein, mon esprit charmé ! Tu ne crois pas à l'amour, toi, n'est-ce pas ? Eh bien ! tout est dit. Parlons d'autre chose !

—Ah ! c'en est trop ! fit Jules qui évoquait dans sa pensée l'image de l'héritière des Sarnem.